NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 5 1948

Bible et liturgie

F. AMIOT

p. 461 - 472

https://www.nrt.be/es/articulos/bible-et-liturgie-2793

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

BIBLE ET LITURGIE

Dès l'origine, la liturgie chrétienne, héritière sur ce point de la synagogue, est à base scripturaire. Les lectures bibliques constituent l'un des éléments principaux des réunions eucharistiques décrites au IIe siècle par saint Justin. Dans la suite, la place faite aux livres inspirés devient plus grande encore. La messe des catéchumènes ajoute aux lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament des chants empruntés aux psaumes : introït, graduel, etc. ; la messe des fidèles recourt pareillement au psautier pour les processions de l'offertoire et de la communion. Les textes qui ne sont pas empruntés à la Bible y puisent souvent leur inspiration et en reproduisent volontiers les termes ; c'est le cas pour les prières du Canon. Le Pater, morceau scripturaire par excellence, est mis à la place d'honneur après l'anaphore consécratoire et achève la préparation à la réception de l'Eucharistie, communion à l'esprit et aux sentiments du Christ, disposant à la communion à son corps et à son sang.

Le recours à la Bible n'est pas moins caractéristique dans l'office divin : les psaumes en forment la partie essentielle ; des lectures tirées des autres livres inspirés s'y entremêlent. Notre liturgie est vraiment toute biblique ; elle réalise une véritable parousie du Logos, liée à la présence du Christ dans l'Eglise et préparant la parousie eucharistique, laquelle annonce à son tour la parousie glorieuse du dernier jour, si souvent mentionnée dans les lectures liturgiques : *mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (1). L'usage liturgique de la Bible contribue à rendre présente l'œuvre de salut du Christ. Il donne aux textes inspirés un relief et une résonance nouvelle, dans l'ambiance de la prière commune, des chants alternés et de la célébration du Sacrifice. Qu'on se rappelle les émotions salutaires engendrées par la psalmodie dans l'âme d'Augustin (2). L'Eglise, en nous adressant directement et officiellement la parole sainte, nous la rend présente, nous ménage une rencontre avec Dieu par le Logos et dans l'Esprit qui l'inspire, en même temps que l'Eucharistie prolonge le mystère rédempteur : *opus nostrae redemptionis exercetur* (3). Les lectures et les chants donnent à chaque fête son caractère et actualisent le mystère qu'elle exprime, élément du mystère rédempteur total. L'unité admirable du plan divin, raconté par l'Ecriture et consommé par Jésus-Christ, se retrouve ainsi dans la liturgie, qui apparaît comme une méthode incomparable pour faire vivre de l'Ecriture, en même

(1) *I Cor.*, XI, 26.
(2) *Confessions*, IX, 4 ; X, 33.
(3) Secrète du IXe dimanche après la Pentecôte.

temps que pour louer Dieu et participer aux fruits de la rédemption. Les lectures inspirées ouvrent l'âme, s'épanouissent en prière dans le chant des psaumes et les paroles du célébrant, d'autant plus aisément que le parallélisme entre l'épître et l'évangile souligne l'unité des deux Testaments et la continuité du dessein de Dieu, parmi les vicissitudes qui ont marqué l'histoire du peuple élu et les premiers âges de l'Eglise (4).

Aux yeux des fidèles d'aujourd'hui et de beaucoup de prêtres, trop peu familiers avec l'Ancien Testament, l'excellence et la fécondité de l'Ecriture sont manifestes surtout pour le Nouveau, et particulièrement pour l'évangile, dont le chant solennel souligne le caractère privilégié. Comme dit saint Ambroise : « *Evangelium legitur, virtus exit de sermone caelesti* » (5). L'homélie traditionnelle porte de préférence sur l'évangile, rarement sur l'épître, presque jamais sur les psaumes ou les lectures de l'Ancien Testament. L'Eglise maintient cependant ces dernières, tant pour leur valeur intrinsèque que pour illustrer la continuité de l'action providentielle dans le monde, sans se laisser émouvoir par les répudiations bruyantes de la Loi ancienne chez les racistes d'outre-Rhin et les antisémites impénitents.

Que l'intelligence de la liturgie bénéficie grandement d'une connaissance approfondie de l'Evangile et des épîtres, cela est évident et reconnu par tous : l'élite des fidèles lit le Nouveau Testament avec un intérêt croissant. Il n'en est malheureusement pas de même pour l'Ancien, inspiré cependant de Dieu comme le Nouveau, et dont l'utilisation liturgique se révèle, pour qui sait en profiter, comme extrêmement fructueuse.

Elle pose, il est vrai, des problèmes délicats et diversement résolus. Le caractère figuratif de l'économie mosaïque, si souvent relevé ou du moins supposé par la liturgie, ne doit pas faire oublier la valeur religieuse du sens littéral, sans parler de son intérêt historique. Quel esprit réfléchi admettra que les personnages et les événements de l'Ancien Testament soient proposés à nos méditations uniquement à cause de leur valeur prophétique ? La vie des patriarches, d'Abraham, de Moïse, des prophètes n'est-elle pas riche en leçons, tout comme la vie des saints de la Loi nouvelle, bien que sur un plan différent ? L'histoire sainte ne manifeste-t-elle pas avec éclat la conduite de Dieu sur Israël, la protection qu'il n'a cessé de lui accorder et sa miséricorde inlassable pour le peuple au cou raide ? Ne devrait-elle pas provoquer l'admiration et la reconnaissance de toutes les générations humaines, et aussi fortifier leur espérance, car les merveilles du passé garantissent celles de l'avenir. Sans doute, les bienfaits dont Dieu a comblé son peuple et ses prophètes reçoivent-ils un surcroît de lumière pour qui sait qu'ils préparaient et annonçaient le Christ, Prophète suprême et

(4) Cfr Herwegen, *Maison-Dieu*, V, p. 7 et 20.
(5) *De Noe et arca*, XIX, 70 ; *P.L.*, XIV, 395.

l'Eglise, véritable peuple élu. Mais, encore une fois, ils valent aussi par eux-mêmes. L'encyclique de Pie XII invite les prédicateurs à démontrer « la vérité de la doctrine chrétienne par des paroles tirées des saints Livres », à l'expliquer « par des exemples bien appropriés empruntés à l'histoire sainte, notamment à l'Evangile » (6). L'histoire sainte doit donc être utilisée à son rang. Quant aux prières, tant des psaumes que des livres sapientiaux ou historiques, il est clair qu'elles possèdent une valeur religieuse et une actualité inépuisables, même si on fait abstraction de la plénitude de sens que le chrétien, éclairé par la révélation complète, est en droit de leur attribuer.

Il reste néanmoins que, dans la liturgie, le recours à l'Ancien Testament est souvent commandé par l'existence d'un sens typique ou prophétique, sens authentique de l'Ecriture et voulu par Dieu, mais partiellement ou totalement ignoré de l'auteur sacré.

Ce sens n'est nullement arbitraire quand il ressort avec certitude des affirmations de l'Ecriture, de la tradition patristique ou de l'analogie de la foi. « Le divin Sauveur lui-même, dit l'Encyclique, nous le signale et nous l'enseigne dans les Saints Evangiles ; les Apôtres aussi, à l'exemple du Maître, y recourent ouvertement ; la tradition constante de l'Eglise le met sous nos yeux ; enfin l'antique usage liturgique l'exprime chaque fois qu'il y a lieu d'appliquer cet adage bien connu : la loi de la prière est la loi de la croyance » (7).

L'existence du sens spirituel doit d'autant moins surprendre que dans l'Ancien Testament lui-même, l'histoire est déjà interprétée. L'oppression égyptienne et la délivrance influencent la pensée des prophètes dans leurs prédictions de l'exil babylonien (Que ne doit pas Osée aux récits de l'Exode ?) ; la législation mosaïque est reprise par le Deutéronome en un sens plus élevé et plus spirituel ; le Chroniste brosse du règne de David un tableau épuré qui en fait plus nettement la préfiguration du royaume messianique ; la sagesse terre à terre des premiers sapientiaux devient dans les derniers siècles avant l'Evangile une sagesse de vie surnaturelle ; dans Isaïe, la notion de Dieu, le saint d'Israël, est tributaire de la vision inaugurale et de la liturgie du temple ; le temple futur d'Ezéchiel s'inspire de celui de Salomon, etc.

Dans le Nouveau Testament, saint Paul suppose constamment que les événements de l'Ancien étaient la figure de l'économie évangélique (8) ; le voile qui demeure sur le cœur des lecteurs de Moïse tombe lorsqu'ils se convertissent au Christ (9), passant ainsi de la lettre vieil-

(6) Edition Cerfaux, Bruxelles, Editions universitaires, p. 78 ; *N.R.Th.*, 1946, p. 712.
(7) Ed. Cerfaux, p. 59 ; *N.R.Th.*, 1946, p. 707. Voir les commentaires : Cerfaux, *o.c.*, pp. 101-102 et *N.R.Th.*, 1946, p. 771 suiv., p. 779.
(8) *I Cor.*, X, 11. Cependant ce verset est diversement interprété. Voir le commentaire du P. Allo.
(9) *II Cor.*, III, 14-16.

lie qui tue à l'esprit nouveau qui vivifie (10). **Le rocher spirituel qui** accompagnait Israël dans le désert était le Christ, agissant déjà en faveur du peuple élu et préludant aux grâces des temps messianiques (11). Agar figure la Synagogue et Sara l'Eglise (12). La liturgie du Tabernacle est présentée par l'épître aux Hébreux (13), dans une métaphore audacieuse, comme l'ombre du Christ et de sa croix : en tant que Messie, le Sauveur est précédé de ses figures ; mais, comme être transcendant et premier-né de toute la création (14), il leur préexiste et elles sont son ombre. Notre-Seigneur ne procède pas d'une autre manière quand il déclare que Moïse a écrit à son sujet (15), que, comme Jonas dans le ventre du poisson, il demeurera trois jours dans le sein de la terre (16), que le serpent d'airain annonçait sa mort sur la croix (17), la manne l'Eucharistie (18) et l'eau vive promise par les prophètes l'effusion de l'Esprit Saint (19) ; qu'Elie préfigurait le Précurseur (20) et qu'au culte lévitique, confiné à Jérusalem, doit succéder le culte en esprit et en vérité, célébré par toute la terre (21). Les allusions à l'Ancien Testament sont si fréquentes que les récits de l'Exode s'aperçoivent comme en filigrane à travers tout l'évangile de saint Jean ; et l'on connaît assez l'usage que fait saint Matthieu du sens typique en citant les prophètes (22).

On est donc invité par l'Ecriture elle-même à discerner dans l'Ancien Testament un sens spirituel qui prolonge et dépasse le sens littéral, le vin à côté de l'eau, l'esprit éclairant la lettre. L'histoire est ainsi comprise d'une manière plus profonde et plus pleine, sans que sa réalité matérielle soit ébranlée. Le sens spirituel est dans cette réalité même dès lors qu'on y aperçoit un dessein divin continu, dont les phases successives sont celles mêmes de l'alliance de Dieu avec les hommes et du mystère du Christ et de l'Eglise. Il y a dans l'histoire une force spirituelle et dans les faits une finalité : ils sont chargés d'éternité (23). Ceci est très frappant dans les thèmes majeurs du message évangélique, où apparaît à la fois la continuité avec l'Ancien Testament et la transformation profonde qu'apporte le progrès réalisé par l'Evangile : *Non veni solvere, sed adimplere* (24).

(10) *II Cor.*, III, 6 ; *Rom.*, VII, 6.
(11) *I Cor.*, X, 4.
(12) *Gal.*, IV.
(13) *Heb.*, X, 1.
(14) *Col.*, I, 15.
(15) Ioa., V, 46.
(16) Mt., XII, 39-40.
(17) Ioa., III, 14.
(18) Ioa., VI, 49-51.
(19) Ioa., VII, 37-39.
(20) Mt., XVII, 10-13.
(21) Ioa., IV, 21-24.
(22) Mt., II, 15, 17-18 ; XIII, 13-15 ; XXI, 5 ; XXVII, 8-10.
(23) de Lubac, *Catholicisme*, éd. du Cerf, p. 122.
(24) Mt., V, 17.

C'est ainsi que le discours sur la montagne consacre le Décalogue en le dépassant et en le perfectionnant : *iota unum aut unus apex non praeteribit* (25), et cependant tout est renouvelé. C'est ainsi que la perspective nationale du royaume d'Israël se dilate chez les prophètes dans celle d'un royaume universel, auquel toute l'humanité aura accès et aboutit, dans l'Evangile au royaume spirituel du Christ, à la fois terrestre et céleste, présent et à venir, en attendant sa réalisation complète lors de la parousie. Corrélativement, le petit reste du peuple de Dieu qui croira en Jésus s'aggrégera les nations païennes et deviendra l'Eglise (26).

Le Messie est d'abord le roi d'Israël et l'oint du Seigneur ; David est ensuite présenté comme le roi par excellence qui annonce le roi messianique, nouveau David, à la fois roi et prêtre, fils de l'homme et serviteur souffrant de Iahveh, sauvant le monde par sa mort.

Les sacrifices du culte mosaïque laissent bientôt apparaître leur insuffisance ; les prophètes enseignent la supériorité du sacrifice spirituel dans la conformité à la volonté divine, plus nécessaire et plus efficace que l'immolation des victimes. L'offrande parfaite et le sacrifice définitif sont réalisés par le Christ, dans le don total de lui-même à Dieu à travers la douleur et la mort.

On pourrait faire des remarques semblables sur le thème des noces de l'Agneau (27) qui compare à l'union conjugale l'alliance de Dieu avec les hommes, depuis les adjurations émouvantes d'Osée jusqu'à la vision éblouissante sur laquelle se clôt l'Apocalypse, en passant par le psaume *Eructavit*, la parabole des dix vierges, la première aux Corinthiens et l'épître aux Ephésiens. Dans tous les cas, le passé est spiritualisé, mais non anéanti ; l'exégèse allégorique et prophétique illumine et approfondit rétrospectivement l'Ancien Testament, sans nuire, lorsqu'elle est sagement entendue, à l'exégèse historique et scientifique. Il ne s'agit pas d'un placage de rapports arbitraires, mais d'une « génétique des idées ou des thèmes de la révélation finale », dont les phases ultimes éclairent les phases initiales, les expliquent et les justifient.

Ces vues grandioses et pénétrantes que l'Ecriture tantôt contient en germe, tantôt détaille explicitement, ont été reprises avec prédilection par la tradition ecclésiastique et la liturgie, à laquelle nous revenons après un détour un peu long. Mais en vérité, nous n'avons pas cessé de l'avoir présente à l'esprit, unissant, un peu à la manière des anciens prophètes, des perspectives intimement liées. Liturgie et Pères confrontent volontiers la révélation complète avec sa germination progressive dans l'Ecriture, sous la conduite de l'Esprit de Dieu, qui donne à l'Eglise l'intelligence du sens profond des livres inspirés. Les appli-

(25) Mt., V, 18.
(26) Cfr Cerfaux, *Théologie de l'Eglise suivant S. Paul*, passim.
(27) Cfr Bouyer, dans *Maison-Dieu*, VII, p. 47.

cations morales elles-mêmes s'ordonnent souvent à partir du sens typique, justifiées par le fait incontestable que tout l'Ancien Testament converge vers le Christ, que les exemples qu'il nous propose sont l'ébauche des dispositions adorables du Rédempteur, dont ils nous tracent, par touches successives, un portrait imparfait, mais fécond et que, membres et prolongement du Sauveur, nous sommes fondés à nous approprier ses richesses et à recevoir, comme nous étant adressé d'une certaine manière, ce qui est dit de lui et de son Eglise.

Il est clair cependant qu'une telle méthode d'herméneutique ne va pas sans difficultés : l'exégèse allégorique, qui prétend donner des moindres détails une interprétation figurée et prophétique, s'expose à toutes sortes d'outrances et d'erreurs. Que n'a-t-elle toujours imité la discrétion de l'épître aux Hébreux qui, en montrant la préfiguration ancienne et la supériorité de la nouvelle alliance, s'est soigneusement gardée d'attribuer un sens mystérieux à tous les éléments du rituel lévitique. Il ne faudrait pas néanmoins tomber dans l'excès opposé ; car le recours au sens spirituel, pour les grandes lignes et pour certains détails privilégiés de l'Ancien Testament, n'est pas seulement ingénieux et acceptable ; il est au cœur du progrès de la révélation et de la manifestation historique du plan divin.

Toute figure implique évidemment pour être recevable une certaine ressemblance dans la forme des événements. Selon saint Chrysostome, le type ne doit être ni absolument étranger à la réalité définitive, sous peine d'être inapte à la représenter, ni absolument semblable, car alors il se confondrait avec l'antitype. Il faut qu'il y ait de part et d'autre une action exceptionnelle de Dieu, un mode d'agir identique s'appliquant à des réalités distinctes : Adam et le Christ, Décalogue et Loi évangélique, etc. On sera parfois amené à reconnaître entre le type et l'antitype des analogies voulues par Dieu pour préfigurer le Nouveau Testament dans l'Ancien et que le contexte historique de celui-ci ne suffit pas à justifier. Noé et sa famille auraient pu être sauvés du déluge autrement que par l'arche flottant sur les eaux (28) ; les Hébreux auraient pu échapper à l'oppression égyptienne autrement que par le passage de la mer Rouge, et à la morsure des reptiles venimeux autrement que par le serpent d'airain. Ni les os de l'agneau pascal, ni les jambes du Sauveur crucifié n'ont été brisés, bien qu'il n'apparaisse pas en soi nécessaire que l'analogie fût poussée jusque-là (29).

La doctrine de la rédemption et de la continuité du plan divin, en d'autres termes l'analogie de la foi, justifient-elles en outre certaines accommodations, fruits de l'intelligence spontanée plus que du raisonnement, d'Anima plus que d'Animus ? Quelques-unes semblent s'im-

(28) *I Petr.*, III, 20-21.

(29) Cfr le bel article du P. Daniélou, *Traversée de la mer Rouge et baptême aux premiers siècles*, dans *Recherches de Science religieuse*, 1946, p. 416-428. Le présent mémoire lui doit beaucoup.

poser, ainsi le parallèle que la préface *De Cruce* établit entre l'arbre de la science du bien et du mal au paradis terrestre et l'arbre de la croix. Les Pères voient dans le sacrifice d'Isaac la figure de celui du Sauveur et c'est dans le même sentiment que l'Église en fait lire le récit aux deux grandes vigiles baptismales. La bénédiction des fonts unit dans la perspective du baptême les merveilles que, depuis l'origine du monde, Dieu a opérées par l'eau : fécondation par l'Esprit Saint, fleuves du paradis terrestre, déluge, eau amère rendue potable au désert, baptême du Christ, miracle de Cana, eau sortie du côté du divin Crucifié. D'autres fois la liturgie développe des types demeurés à demi implicites ou sommairement indiqués par le Nouveau Testament. L'*Exultet* du samedi saint rapproche de la nuit de l'Exode celle de la résurrection du Sauveur. A la suite de l'Evangile (30) et de saint Paul (31), les offices du vendredi saint et de Pâques voient dans le Christ le véritable agneau pascal et dans la pâque chrétienne l'accomplissement de la pâque antique. Les oraisons du samedi saint (après la huitième prophétie) et de la veille de la Pentecôte (après la quatrième) identifient à la vigne d'Israël, transplantée d'Egypte par Dieu (32), la vraie vigne qui est le Christ (33). L'épître de l'Immaculée-Conception, *Dominus possedit me,* applique à la Vierge les enseignements inspirés qui concernent la Sagesse éternelle (34), rapprochant justement la prédestination et l'élection éternelle de Marie de celle du Verbe, dont elle est inséparable. L'épître *In omnibus requiem quaesivi* (35), lue jadis au commun des vierges et réservée aujourd'hui à la fête de l'Assomption, veut, en accommodant ce qui est dit de la Sagesse, exalter l'idéal de recueillement et de contemplation des vierges et de Marie (36).

Ces vues sur les rapports des deux Testaments paraissent solides et fécondes. Mais la pente vers l'arbitraire est glissante, et les interprètes anciens — pour ne rien dire de certains modernes — ne s'en sont pas toujours gardés. Peut-être pensaient-ils pouvoir s'autoriser de quelques raisonnements surprenants du Nouveau Testament, probablement inspirés des procédés rabbiniques, où ils voyaient à tort des arguments apodictiques. Ainsi le fait des promesses messianiques adressées à Abraham et à sa descendance et non à ses descendants : ce singulier collectif convient bien à l'unique descendant qui est le Christ (37), mais saint Paul n'entend évidemment pas étayer sur cette simple particularité de style la démonstration qu'il poursuit tout au

(30) Luc., XXII, 15.
(31) *I Cor.*, V, 7.
(32) *Ps.* 79 et Isaïe, V, 1-7.
(33) Ioa., XV, 1-2.
(34) *Prov.*, VIII, 22-37.
(35) *Eccli.*, XXIV, 7-15.
(36) Cfr Dom Capelle, dans *Questions Liturgiques*, 1946, p. 47-49.
(37) *Gal.*, III, 16.

long de l'épître aux Galates. Pareillement, le silence de la Genèse sur les ancêtres de Melchisédech insinue, pour des yeux épris de mystère, l'éternité du sacerdoce du Christ (38), mais ne saurait en constituer la preuve. On ne prétendra pas non plus que le rapprochement de la Ire aux Corinthiens (39) entre la défense de museler le bœuf qui foule le grain et la rétribution due aux prédicateurs de l'Evangile soit autre chose qu'une aimable analogie. Il y a dans l'utilisation de l'Ancien Testament par le Nouveau des nuances infinies et délicates, allant de la simple illustration de la pensée par un texte biblique sans rapport immédiat avec elle, jusqu'à l'affirmation voulue d'un sens typique. Le discernement est malaisé à opérer ; chaque cas demande une solution appropriée et quelques-uns demeurent irrémédiablement obscurs. A plus forte raison doit-on se garder de chercher à tout prix dans les passages prophétiques du Nouveau Testament des figures des réalités éternelles : ils contiennent sans doute des symboles, mais non d'ordinaire des types véritables, car l'Eglise de la terre ne figure pas à vrai dire celle du ciel : elle en est le commencement, aussi imparfait que l'on voudra, mais de même nature que le terme. On se méfiera pareillement des allégories subtiles dont quelques Pères ont pensé enrichir des paraboles, comme le bon samaritain et les ouvriers de la vigne, au risque d'en faire oublier l'admirable et authentique leçon, comme aussi des débauches de fantaisie ou d'imagination qui ont faussé, en prétendant l'expliquer, le grand sens de l'Apocalypse. Les significations mystérieuses que saint Grégoire découvre dans certains détails de l'Evangile, probablement avec un sourire à l'arrière-plan (l'ange assis à droite du tombeau le matin de Pâques ; le Christ apparaissant sur la rive du lac de Tibériade, et non sur la mer) (40), n'auront pas plus d'importance pour nous que pour lui. Encore moins nous attacherons-nous à la singulière mystique des nombres dont s'enchantait parfois saint Augustin (le paralytique de la piscine malade depuis trente-huit ans) et à des interprétations plus fâcheuses encore, basées sur des contresens ou des inexactitudes de la Vulgate.

Les mêmes principes d'exégèse prudente doivent guider dans l'explication des textes rapprochés par la liturgie. La correspondance entre l'épître et l'évangile, si intéressante dans les messes de carême, n'implique pas forcément que les faits racontés dans la première lecture soient la figure des événements évangéliques avec lesquels ils font diptyque. Le fils de la Sunamite n'est pas la figure du fils de la veuve de Naïm (jeudi après le quatrième dimanche), ni le fils de la veuve de Sarepta la figure de Lazare (vendredi de la même semaine) ; il n'est pas inutile cependant de remarquer la similitude des signes divins dans les deux Testaments. Esaü et Jacob ne sont pas la figure

(38) *Heb.*, VII, 3.
(39) *I Cor.*, IX, 9-10.
(40) *Bréviaire Romain, Homélies du dimanche et du mercredi de Pâques.*

du prodigue et de son aîné ; il y a simplement parallélisme : de part et d'autre deux frères, dont le cadet est l'objet des prédilections divines (samedi après le deuxième dimanche) ; personne ne suivra *a fortiori* saint Augustin quand il voit dans la duplicité de Jacob un mystère et non un mensonge. On ne fera pas à la chaste Suzanne l'injure de voir en elle le type de la femme adultère (samedi après le troisième dimanche), mais on soulignera avec émotion le contraste entre la rigueur du châtiment dans l'ancienne Loi et la miséricorde du Sauveur dans l'Évangile. En se refusant ainsi, avec un souci scrupuleux d'exactitude, à majorer aucun des enseignements certains de l'Écriture, dût-on encourir les anathèmes de ceux que ne satisfont pas « les maigres mamelles du sens littéral », on évitera, en conformité avec l'encyclique de Pie XII, les « interprétations accommodatices introduites par la fantaisie personnelle et que l'on va chercher fort loin, qui vraiment constituent non pas l'usage, mais l'abus de la parole de Dieu » (41).

Avec non moins de soin, on se gardera de l'excès contraire et l'on recevra comme enseignés par Dieu les sens typiques qui s'autorisent soit du Nouveau Testament, soit de la tradition patristique et liturgique. C'est avec une intelligence pénétrante de l'Écriture que la messe du lundi après le premier dimanche de Carême voit dans l'enseignement d'Ezéchiel qui compare Dieu à un pasteur l'annonce du bon pasteur qui jugera au dernier jour les brebis et les boucs ; que la messe du vendredi après le deuxième dimanche met en parallèle Joseph vendu par ses frères et le Fils bien-aimé mis à mort par les mauvais vignerons ; que celle du mercredi après le troisième dimanche rapproche de la promulgation de la Loi au Sinaï les anathèmes du Sauveur contre l'hypocrisie pharisienne ; que celle du vendredi de la même semaine interprète l'eau tirée du rocher par Moïse comme la figure de l'eau vive promise par Jésus à la samaritaine ; et que le mercredi après le quatrième dimanche juxtapose l'annonce par Ezéchiel de l'effusion de l'Esprit Saint et de l'eau vive, les exhortations d'Isaïe à la purification spirituelle et la guérison de l'aveugle-né à la piscine de Siloé. D'autres fois, la prophétie et son accomplissement passent successivement sous nos yeux : ainsi à la messe de l'Épiphanie (vision de la nouvelle Jérusalem et appel des Gentils à la foi en la personne des Mages) ; des Rameaux (psaume 21 et récit de la passion) ; et à l'office du vendredi saint (manducation de l'agneau pascal et passion selon saint Jean). On peut même penser, sans visées réformatrices irrespectueuses, que certaines richesses spirituelles, certains aspects du plan divin n'ont pas dans la liturgie tout le relief souhaitable. Notre paroissien serait-il dépareillé par une messe du Saint Nom de Dieu, rapprochant la révélation du nom de Iahveh à Moïse

(41) Edition Cerfaux, p. 78 ; *N.R.Th.*, 1946, p. 712.

et le « Sanctificetur nomen tuum » de l'oraison dominicale ; par une messe *De fide* qui magnifierait successivement la foi d'Abraham et celle des chrétiens, par une messe *De Lege divina* qui unirait le Décalogue et le Discours sur la montagne ; par une messe *De Verbo Dei* ; où nous contemplerions la Parole créatrice dans le début de la Genèse, le psaume 118 et le prologue de saint Jean ; par une messe *De Sapientia* qui couronnerait le tout en nous faisant adorer la Sagesse divine dans les Proverbes et dans saint Paul. Mais ce serait peut-être trop recherché, trop intellectuel...

Le recours à la typologie ainsi comprise, c'est-à-dire orientée par le message évangélique et le contrôle de l'Eglise, dégage dans la parole inspirée l'élément proprement divin, que l'Esprit Saint suggérait sans le faire exprimer par l'auteur sacré (42), un peu comme une œuvre littéraire est parfois pénétrée par une réflexion de type plus intellectuel plus profondément qu'elle ne l'avait été par l'auteur lui-même, orateur ou poète. Le sens typique fait apparaître plus clairement le plan de la rédemption, dans sa préparation, son accomplissement progressif, sa rigoureuse et admirable unité. Il fait apercevoir, dans les phases initiales, par un splendide choc en retour, des reflets de la phase définitive. Le lecteur se sent porté à redoubler de confiance et d'amour envers Dieu, qui a réglé toutes choses avec tant de sagesse et de puissance, de continuité et d'harmonie, en même temps que de miséricordieuse bonté.

Il se dégage de ces considérations d'importantes conséquences pastorales que nous soumettons aux professeurs et aux pasteurs.

1) L'enseignement de l'Ecriture Sainte doit préparer les futurs prêtres à instruire les fidèles par des prédications à la fois bibliques, théologiques et liturgiques. Il insistera donc, comme y invite l'encyclique (43), sur le sens littéral et dogmatique, sur le contenu théologique de l'Ecriture. On aura soin de souligner l'utilisation liturgique de la Bible, surtout à la messe. Le rapprochement habituel du dogme (tel qu'il se dégage de l'Ecriture) et de son expression liturgique est un excellent moyen d'éviter une théologie abstraite et irréelle, qui est de moins en moins acceptée.

2) L'exégèse théologique et liturgique ainsi entendue fera une place raisonnable à la typologie et à ses applications spirituelles (44) ; elle s'efforcera d'unir Alexandrie et Antioche, Origène et Jérôme, Augustin et Ambroise, rejetant les allégories subtiles et arbitraires, faisant son profit de celles que le Nouveau Testament affirme ou suggère, que des autorités patristiques notables ont retenues ou que la liturgie a consacrées : *In figuris praesignatur, cum Isaac immolatur, Agnus Paschae deputatur, datur manna patribus.*

(42) Ioa., XVI, 12-13.
(43) Edition Cerfaux, p. 81 ; *N.R.Th.*, 1946, p. 713.
(44) Cfr Robert-Tricot, *Initiation Biblique* ; Desclée, p. 334.

3) Il serait bon que, dans une certaine mesure, l'enseignement de l'Ecriture Sainte soit organisé en fonction de l'année liturgique. La chose paraît réalisable sans tomber dans l'artificiel pour les psaumes, les évangiles, voire pour les épîtres. On échapperait ainsi aux inconvénients d'un éparpillement spirituel fâcheux. Il y a toujours profit à se mettre dans toute son activité à l'école de l'Eglise, à revivre chaque année avec elle le mystère rédempteur dont elle nous présente dans la liturgie les aspects principaux, d'une manière intuitive et active dont l'expérience ne cesse de montrer l'efficacité, et avec un sens psychologique très sûr. Les clercs seraient ainsi aidés, dès le temps de leur formation, à mettre une unité profonde dans leur vie religieuse intime, liturgique, intellectuelle, apostolique. Devenus prêtres, ils accepteraient volontiers de distribuer leur enseignement catéchétique et homilétique dans le cadre de l'année liturgique, en s'inspirant des méthodes expérimentées récemment, avec fruit en Belgique et en France ([45]).

4) Il est nécessaire de faire connaître aux enfants et au peuple chrétien les éléments principaux de l'histoire sainte et, dans l'Ancien Testament, les figures les plus significatives du Nouveau, si l'on ne veut pas que la liturgie devienne de plus en plus un livre fermé. Cette initiation biblique élémentaire est plus importante que la question de langue. Elle pourrait se limiter à quelques points essentiels : pour les faits et les institutions : création, déluge, Abraham, Exode, alliance, promulgation de la Loi au Sinaï, sacerdoce lévitique, David, Elie et Elisée, captivité et retour de l'exil — pour les figures : arbre de la

(45) Qu'on nous entende bien. Il ne s'agit aucunement de proposer aux professeurs d'Ecriture Sainte un carcan insupportable, au détriment de l'exégèse scientifique dont la nécessité est évidente. On envisage seulement une concordance générale — et très souple — entre les textes commentés et les grandes époques de l'année liturgique. Voici ce qu'une expérience plusieurs fois renouvelée, et, semble-t-il, à la satisfaction de l'auditoire, nous permet d'envisager comme réalisable.

Cours sur les Evangiles. Premier trimestre : introduction générale et, pendant l'Avent, évangile de l'enfance. — Deuxième trimestre : prologue de saint Jean ; baptême et tentation ; épisodes de Nicodème et de la Samaritaine ; Discours sur la montagne (en totalité ou en partie) ; choix de paraboles ; au moment de la Semaine Sainte : la Passion (interversion inévitable). — Troisième trimestre : suite des paraboles ; confession de saint Pierre et Transfiguration ; discours sur le pain de vie et discours après la Cène (ce qui convient bien au temps de Pâques et de la Pentecôte, ainsi qu'à la Fête-Dieu).

Cours sur saint Paul. Premier trimestre : introduction générale : épîtres aux Galates et aux Thessaloniciens (ces dernières viennent pendant l'Avent ; on insiste sur la parousie). — Deuxième trimestre : I et II Corinthiens ; Romains (insistance sur le mystère de la rédemption, etc.). — Troisième trimestre : épîtres christologiques et aux Hébreux (qui conviennent mieux au temps pascal). — L'ordre chronologique des épîtres est sauvegardé, et l'accord d'ensemble avec l'année liturgique paraît suffisant.

Un cours sur les prophètes et les psaumes pourrait s'inspirer de principes semblables ; mais c'est assurément plus difficile. Du moins avons-nous trouvé un réel avantage à procéder pour le Nouveau Testament comme il est indiqué ci-dessus.

science, arche, sacrifice d'Isaac, Joseph, agneau pascal, passage de la mer Rouge, manne, tabernacle, eau vive, vigne, lumière, serviteur de Iahveh, etc. Ce menu bagage scripturaire suffirait pour saisir les principales allusions de la liturgie et apporterait une lumière à laquelle rien ne peut suppléer.

Telles nous semblent être quelques-unes des tâches urgentes des professeurs, catéchistes et prédicateurs. Toute l'Ecriture est utile « pour enseigner, reprendre, redresser, former à la justice » (46). Mais comment sera-t-elle comprise si les fidèles ne trouvent pas sur leur chemin, comme jadis le trésorier de la reine d'Ethiopie, des évangélistes instruits et charitables, capables de leur ouvrir le sens des paroles inspirées et d'embraser ainsi leurs cœurs, comme fit Jésus pour les disciples d'Emmaüs (47) ?

F. AMIOT
Professeur au Séminaire de S. Sulpice.

Paris.

(46) *II Tim.*, III, 16.
(47) *Act.*, VIII, 30-31 ; Luc, XXIV, 32.